

OSCAR COOP-PHANE

*Zénith-Hôtel*

ROMAN

finitude  
2012

*Quand je me lève, mes dents sont grasses. J'ai un goût sale dans la bouche. Un goût animal un peu dégoûtant. Je le préfère pourtant à celui que j'ai quand je me couche, celui des autres et de leur crasse. Mon corps me gêne. Il s'étire dans mes draps comme un vieux sac mal gonflé. J'essaye de ne pas trop le toucher ce corps malade; il y a trop de mains qui l'ont empoigné. Il faut qu'il se repose encore un peu dans mes draps sales.*

*Je fume au lit. Parfois la cendre tombe sur les draps. Ça fait des petites taches grises que je ne*

*frotte plus. Je dors avec mes cendres ; comme dans un tombeau.*

*Le matin, mes ongles me font mal. Les bouts de mes doigts sont froids, un peu anesthésiés. On dit que c'est l'alcool. Je ne sais pas.*

*Mes cheveux sont gras ; ils me collent à la nuque.*

*Je me redresse un peu. Des plumes s'échappent de mon oreiller quand je le déplace. Elles s'envolent doucement vers le carrelage blanc. J'appuie ma tête contre le mur. Je me gratte le crâne encore une fois puis j'allume une cigarette. Pour la faire passer, je bois un peu d'eau dans la vieille bouteille en plastique qui traîne au pied de mon lit. La même bouteille que je remplis chaque soir dans le petit évier du couloir.*

*Je n'ai pas vraiment de lit. C'est un canapé que je ne replie plus.*

*Ensuite, il faut aller pisser. C'est dans le couloir. Je dois mettre des chaussures ; le sol est boueux. Ce ne sont pas de vraies toilettes. Seulement un trou et deux petites marches en céramique. On dit qu'en Turquie, ils ne chient que comme ça. On a une posture bien ridicule dans ces toilettes-là. Ma pisse fait du bruit en tombant dans l'eau — un bruit*

*vif qui me fait rire. Je tire la petite chaîne de la grosse chasse d'eau. Il faut faire attention, parfois il vous en gicle sur les mollets.*

*Je retourne dans ma chambre en traînant les pieds sur les tomettes du couloir. Ma porte est ouverte. Je ne la ferme jamais quand je vais aux toilettes. Si quelqu'un entrait, je pourrais l'entendre.*

*Je me mouille le visage dans l'évier du couloir. Je l'éponge ensuite avec le bas de ma chemise de nuit. Elle est un peu déchirée. Je l'aime quand même ; elle est rêche sur ma peau. Elle a quelque chose de pur. Les hommes ne la voient pas.*

*Je ne commence pas une journée sans café. Le soir, quand je n'en ai plus, je marche jusqu'à l'épicerie de la Place Clichy pour en acheter. Le café est cher là-bas. Il faut monter la rue d'Amsterdam. C'est dire à quel point j'ai besoin de café le matin.*

*Avant, je le prenais chez Jeannot, au comptoir. Toujours de bonne humeur Jeannot. Il faisait des blagues. Il a perdu sa femme dans un accident. Quand il parle d'elle, il sourit. Il se rappelle les bons moments, ses petites manies de bonne femme. Il y avait aussi les copains. Des petites frappes, des écorchés, les vieux du quartier. Tous au Pernod*

*ou au vin blanc. Mais on ne peut plus fumer chez Jeannot. Moi, il me faut une cigarette avec mon café. Je n'y vais plus. Je lui ai bien dit à Jeannot. Mais il ne me croit pas. Il croit que je vais ailleurs, chez la concurrence, comme il dit. Il dit que je suis trop snob pour son bistrot. Que je fais ma princesse. Quand je passe devant le rade, il fait semblant de ne pas me voir. C'est bien triste cette histoire, ces lois anti-tabac. Lulu, ma voisine, elle y va toujours. C'est elle qui m'a dit que Jeannot pensait que je faisais ma princesse.*

*Je bois le café toute seule, dans ma chambre, en fumant mes cigarettes. Pour me consoler, je me dis que ça fait des économies.*

*J'ai une machine italienne. Une cafetière en métal. On met l'eau, le café et on visse la partie supérieure. Quand ça bout, il faut retirer la cafetière du feu. J'ai une plaque électrique, elle est couverte de graisse. Elle pue un peu quand on l'allume mais elle marche bien. Un jour, peut-être, j'en achèterai une nouvelle.*

*Je bois mon café; je fume une cigarette. Pas de télé, pas de radio. J'écoute le tabac griller quand je tire une bouffée. C'est reposant. J'essaye de ne pas*

*penser. J'ai rapproché la table de mon lit. Je reste assise là, à griller des cigarettes et à boire du café.*

*Je me lève. Je prends une serviette dans la commode et je vais chez Lulu, ma voisine. Je n'ai pas de douche. Elle me prête la sienne.*

*C'est plus commode. Avant je devais aller dans les parties communes. Pas de verrou sur la porte, un tout petit filet d'eau et le carrelage tout sale. On a demandé des centaines de fois au propriétaire de la changer. Il veut rien entendre. Il dit: déjà que j'accueille des gens comme vous chez moi! Alors vous allez pas me pomper l'air. Il veut jamais qu'on lui pompe l'air, sauf quand il s'agit des loyers. Ça il s'en occupe bien ce nigaud-là. Je sais, chacun son gagne-pain, mais c'est quand même pas une raison pour être vache comme ça.*

*Il a des gros doigts. Il les tapote sur son comptoir. Il dit qu'il est hôtelier. Il parle de son établissement. Il est fier.*

*Il traîne dans des magouilles. Il a les yeux écartés, comme un poisson. Il est chauve.*

*Quand il a mis Cristal à la porte, on a tous refusé de payer nos nuits. Il a dit qu'il appellerait la police. On lui a dit que les flics ils seraient bien*

*contents de fouiller dans ses affaires, d'inspecter les douches et les livres de compte. Alors, il a coupé le chauffage. Au bout de trois jours, on s'est remis à payer. C'était en janvier. On a jamais revu Cristal. Il voulait retourner au Brésil.*

*Je me lave avec une savonnette. J'aime sentir que ma peau est rêche, qu'elle tire un peu, qu'elle me fait mal. Le gel douche, c'est trop doux. La peau reste un peu grasse, comme si on mettait de l'huile dessus. Je préfère quand elle est sèche. Je me sens propre, désinfectée. Je me savonne le visage aussi. Je plisse le front. Ça tire; j'aime bien.*

*J'ai des petits boutons dans le cou. Il paraît que c'est le frottement. Je mets toujours des écharpes. Pas des boutons d'acné ou des pustules, non, des petits boutons secs. Je les gratte avec mes ongles. Je les arrache de mon cou. Parfois, il y en a un qui résiste; je le garde pour le lendemain. C'est ma petite activité, quand, en sortant de ma douche, je retourne dans ma chambre.*

*J'ai faim ensuite. Je fais cuire un œuf ou une boîte de conserves. Je déjeune devant la télé. Ils sont bêtes. J'aime bien les regarder.*

*Je suis une pute de rue. Pas une call-girl ou quelque chose comme ça; non, une vraie pute de trottoir, à talons hauts et cigarettes mentholées.*

*Ce matin, je me déplace. C'est un vieux service que je dois rendre. Je ne vais pas entrer dans les détails. Je ne vous parlerai pas de mon enfance, de mes amours, de ma souffrance. Je ne vous dirai pas comment j'en suis arrivée là, ça vous ferait trop plaisir. Vous n'aurez rien d'autre que ma journée. Si vous vous attendiez à ce que je parle de viol, d'abandon, de VIH et d'héroïne, décamppez, pervers. Il n'y aura rien d'autre que ma journée, semblable à toutes celles que j'ai vécues, à toutes celles que je vivrai jusqu'à en crever. Il n'y aura pas de drame familial, de faits divers ou de petite psychologie.*

*Il fait beau. Je ne m'en occupe pas. Je marche à l'ombre. Je porte un trench, j'ai l'allure d'une dactylo. Je ne vais pas au bureau; sous mon trench, du latex. C'est un mot que j'aime bien. Latex. Ça claque dans la bouche.*

*J'attends le bus. Je fume. Le 21; Glacière Arago. J'écoute les bruits de la ville comme une musique.*

*Une chanson populaire avec des hommes qui marchent et des enfants qui jouent.*

*J'aime bien les taulards. Ils sont gentils, ils veulent m'épouser. Ils n'ont pas d'autres solutions. Je ne ferai pas la gentille putain qui aime donner du plaisir, mais pour les types de la Santé, on ne le voit pas pareil. C'est moins triste. C'est moins triste parce que ça l'est plus.*

*J'écris dans le bus. Des collégiens vont déjeuner. Les vieux font leur petit trajet de vieux. Ils connaissent les arrêts, ils connaissent les rues. J'aimerais savoir à quoi ils pensent dans leurs petites têtes de vieux. Ils mâchouillent leurs souvenirs, ils les rongent dans leur cervelle fatiguée. Ils tiennent leur ticket dans la main. Ils tremblent. Ils ont peur; ça se voit dans leurs petits yeux vitreux. Ils jouent leur rôle de vieux.*